

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Les humains cultivent les mots comme des plantes

Maurice Filion et Pierre Filion, *Frelighsburg la vie champêtre*, Montréal, Éditions du Silence, 2001, 128 p., 13,95 \$.

Fred Pellerin, *Dans mon village, il y a belle Lurette*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 144 p., 19,95 \$.

Jean Marcel, *Sous le signe du singe*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 192 p., 21,95 \$.

Yvon Paré

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37325ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2002). Review of [Les humains cultivent les mots comme des plantes / Maurice Filion et Pierre Filion, *Frelighsburg la vie champêtre*, Montréal, Éditions du Silence, 2001, 128 p., 13,95 \$. / Fred Pellerin, *Dans mon village, il y a belle Lurette*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 144 p., 19,95 \$. / Jean Marcel, *Sous le signe du singe*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 192 p., 21,95 \$.] *Lettres québécoises*, (105), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Maurice Filion et Pierre Filion, *Frelighsburg la vie champêtre*, Montréal, Éditions du Silence, 2001, 128 p., 13,95 \$.

Fred Pellerin, *Dans mon village, il y a belle Lurette*, Montréal, Planète rebelle, 2001, 144 p., 19,95 \$.

Jean Marcel, *Sous le signe du singe*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 192 p., 21,95 \$.

Les humains cultivent les mots comme des plantes

RÉCIT
Yvon Paré

Les humains ont toujours aimé explorer des lieux par la parole. Ils habitent un village et s'attardent à le nommer pour mieux s'y enraciner. Un peu fatigués du réel, ils plongent dans un univers où dieux et humains s'affrontent dans des combats effroyables. D'autres, dans un grand rire salvateur, préfèrent corriger la réalité en s'inventant des aventures et des personnages.

IL EST PLUTÔT RARE QU'UN PÈRE ET UN FILS partagent un même amour pour un coin de terre. Pierre et Maurice Filion aiment Frelighsburg et ils ont choisi d'en témoigner dans un livre. Maurice a choisi ce coin de pays alors qu'il avait tout juste vingt ans, toute la vie devant et si peu derrière. Il y a trouvé femme et des enfants y sont venus. Pierre y est né. C'est son pays, son lieu. Ce coin de terre, il y est toujours revenu malgré les méandres de la vie, les aventures qui l'ont éloigné autant géographiquement que dans les mots. Il y est revenu pour le repos, pour se ressourcer, pour y vivre des moments de plénitude. Maurice se fait observateur attentif, précis, comme s'il voulait le dessiner au scalpel, ce pays.

C'est un petit village blotti au bas des collines vigilantes ; une paroisse des « Cantons » perchée bien haut pour préserver sa grâce et sa beauté. Un nom à consonance étrangère, rocailleuse et dure à l'oreille française. Avec une syllabe finale qui tombe à plat comme un coup asséné. Mais ici nous touchons à la frontière avec notre grand voisin. (p. 11)

Chaque dénivellation, chaque ombre ou repli de terrain, surgit dans ses descriptions. Pierre se laisse porter par les souvenirs, le rêve et la grisierie des mots. Il a l'assurance de celui qui possède ce coin de terre par naissance. Il est certain de la réalité de son village quand Maurice éprouve le besoin de le fixer par les mots. Il lui manque peut-être un bout de vie, un fragment de jeunesse qui s'est déroulé ailleurs. Pierre, lui, y a grandi comme une herbe folle et ses racines sont profondes. Parfois, surtout chez Pierre, nous avons l'impression de nous avancer dans un texte proche de ceux de Pierre Morency. Il y est question des oiseaux, des mouches ou d'un pic obstiné qui croit inventer le jour à grands coups de bec quand le soleil peine à se frayer un chemin sur l'horizon.

Le temps était mort, c'était un petit matin parfait, sans brise, qui enlevait doucement sa robe de nuit. À dix pieds, je voyais les mésanges frétiller comme des truites. Elles semblent toujours se déplacer en suivant un courant d'air. Il m'a fallu bien des heures d'observation avant d'associer leur vol aux composantes de la

lumière, ce drôle d'aigle invisible d'une vitesse foudroyante : imaginez donc la sittelle qui déjeune en ce moment sur la mangeoire filer à trois cent mille kilomètres par seconde. C'est vite, de la lumière ; c'est intelligent, et c'est sans pitié. (p. 71)

Des textes brefs comme des arrangements floraux. On y sent l'air des matins paisibles, des jours chauds où les pommiers fleurissent et bouchent la route de la lumière. Nous nous berçons entre ces voix, deux récits se répondant et s'interpellant. Un petit livre qui vous fait découvrir un coin de pays avec une économie de mots et d'images. Du bonheur à petites gorgées.

Autant en emportent les mots

Fred Pellerin nous entraîne dans un village qui répond au nom de Saint-Élie-de-Caxton. Un endroit peu connu et situé quelque part en Mauricie. Un peu déboussolant au départ que cette truculence et ces propos un peu grivois. Il faut continuer pourtant et, après un conte ou deux, Fred Pellerin chasse toutes les réticences. Il vous fait arpenter son village, rencontrer des personnages un peu curieux, il brosse le décor, plonge allègrement dans le temps, nous ramène au présent et balaie tout d'un grand geste. Impossible d'ignorer sa grand-mère, celle qui lance chacun des contes. Vous connaîtrez Tibus le forgeron, la belle Lurette qui se meurt d'amour pour Dièse, le géant Ésimésac, Babine le musicien. Tous sont attachants malgré leurs extravagances et des caractères pas souvent faciles.

Quatorze contes qui explorent tous les rivages du langage et qui vous projettent au delà des événements du quotidien. Pellerin a le sens de l'exagération, du récit qu'il défait et qu'il modernise en préservant le merveilleux qui nous permet de fréquenter le Diable, une revenante et de se mêler à des ivrognes qui veulent capturer la lune au fond d'un lac un soir de grandes beuveries. Fred Pellerin s'amuse, jongle avec les mots et, surtout, il prouve que le conte a encore sa place sur une scène ou dans une soirée. Il est peut-être possible de faire autre chose que de jouer à *La fureur* pendant les rencontres familiales.

Ma grand-mère disait que l'histoire s'est passée dans le temps où c'est que les chansons appartenaient à tout le monde. Tout le



Pierre
Filion



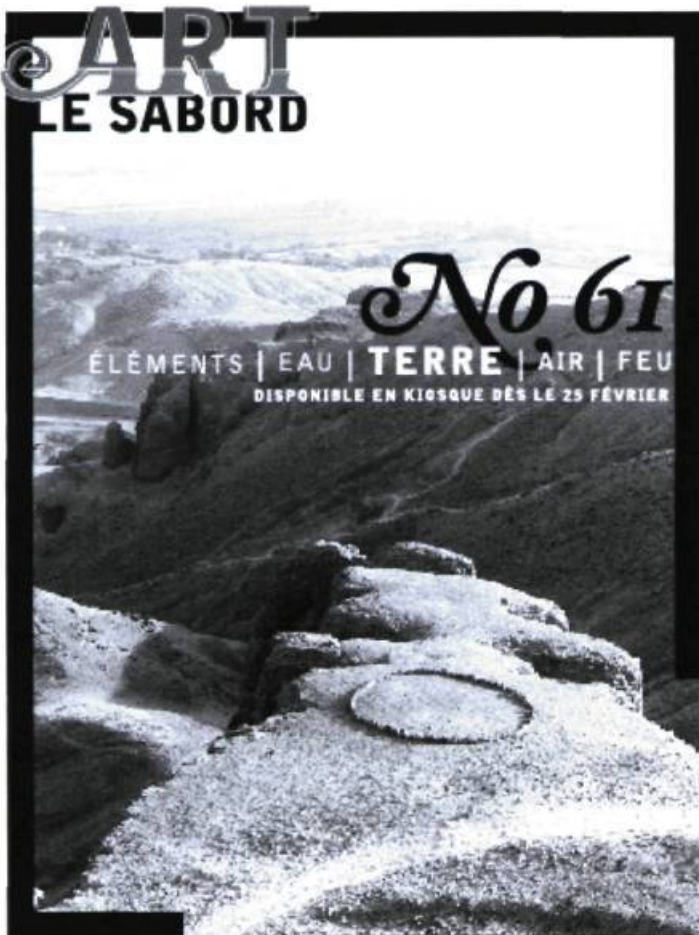
monde pouvait chanter. C'était une poésie simple, quotidienne, accessible. Aujourd'hui, c'est rendu que les tonnes sont dans la main des doigts d'auteurs. On aurait dû être plus prévenant, aussi, puis faire congeler quelques-unes des mélodies d'autrefois. Ça nous remettrait les oreilles devant les trous de récouter l'air du temps, tigers. Si la musique est une fleur de bruit, laisse-moi te dire que, de nos jours, il y en a une maudite gang qui engraisse les mauvaises herbes. (p. 39)

Tous les contes débutent par cette phrase de la grand-mère qui formule ses considérations sur le temps et les mœurs d'aujourd'hui. Elle nous ouvre la porte et nous fait basculer dans un monde fou de trouvailles et de jeux de mots.

Fred Pellerin est un conteur inventif qui puise dans la tradition pour y mettre sa couleur, sa verve, et prouver que la parole a encore un sens, toute sa place dans une société de discours programmés. Il faut écouter le disque qui est joint à ce texte pour saisir les nuances entre le dit et l'écrit. Pellerin sait très bien faire la différence. Et peut-être que le conte de village reste plus sain, plus vigoureux et plus inventif que son cousin urbain qui bascule trop souvent dans la déprime et le misérabilisme. Il y a une santé émanant de *Dans mon village, il y a belle Lurette* qui fait plaisir à entendre et à lire.

Les textes fondateurs

Certains écrivains, ici comme ailleurs, éprouvent le besoin de revenir aux textes fondateurs, à des poèmes ou épopées qui sont considérés comme les assises de l'imaginaire et qui ont donné naissance aux grandes cultures de la planète. Michel Garneau et Alain Gagnon ont aussi trouvé le temps de fréquenter Gilgamesh pour notre plus grand bonheur.



Jean Marcel, dans *Sous le signe du singe*, renoue avec un texte qui remonte à mille ans avant notre ère, un récit mythique du Ramakien où est mis en scène Hanuman, qui aurait inventé l'écriture. Un long poème dans lequel les cultures du Sud-Est asiatique prennent racine. Un peu déroutant ce récit foisonnant, luxuriant, qui fait défiler des centaines de personnages, nous fait bondir dans le monde aérien, plonger au fond des mers ou descendre dans les entrailles de la terre. Un univers où les géants gardent les montagnes, où des singes sèment la guerre et s'unissent aux humains pour engendrer des êtres qui tiennent à la fois de l'humain et de l'animal. Tout est possible, informel dans ce récit. Comme si les dieux n'avaient pas achevé leur œuvre et que, un peu fatigués, ils avaient abandonné le chantier. Un monde grouillant, suintant, étonnant, toujours en train de muter et où les humains n'hésitent jamais à se mêler aux affaires des dieux.

Jean Marcel témoigne bien de ces glissements dans sa poésie, son style contenu qui nous pousse dans la démesure de ces grandes guerres qui ont, semble-t-il, été de tout temps. Le lecteur doit s'abandonner, oublier ses références et braver un monde magique, un monde que la Renaissance a définitivement ligoté. Ici, un singe blanc culbute une armée d'un souffle, plonge toute une cité dans un profond sommeil, se change en femme pour séduire un guerrier, utilise toutes les ruses pour arriver à ses fins. On se fait la guerre comme on fait l'amour, on se tue pour les yeux d'une femme ou encore par goût. Les grands affrontements seront ceux où s'opposent les magies qui tiennent lieu d'armes. Une mythologie grouillante, folle, pleine de trouvailles et d'inventions défille. Le lecteur ne sourcille même pas quand il se retrouve devant un géant à plusieurs têtes et un guerrier à sept bras. Nous dérivons dans une dimension où tout est possible, où tout se transforme, où l'on peut construire un pont sur l'océan, où l'on tourne au sommet des montagnes que l'on peut culbutter d'un revers de la main. Le merveilleux flirte avec la réalité, l'immortalité toujours possible.



Jean Marcel

Aucun poète ne saurait chanter les mille beautés de cette fée, fille de Monto ; Rama en fut plus qu'aucun autre ébloui. Son visage brille en plein jour comme mille étoiles la nuit, ses yeux ont la modestie du daim, sous des sourcils aussi clairs que les horizons du monde ; sa chevelure est un bouquet de fleurs odorantes en même temps qu'un buisson de flammes ardentes ; tout son corps luit dans la lumière comme un fruit de la saison. Lorsqu'il leva enfin les yeux sur elle, Rama l'aima. Et Sita, comme si elle le connaissait depuis toujours, l'aima à son tour. (p. 55)

Un style qui peut sembler ampoulé, un peu chargé, mais le genre l'exige. Il faut s'abandonner au plaisir et se laisser bercer par des images qui glissent l'une dans l'autre et nous décrivent une terre en gestation, un monde où le visible et l'invisible se confondent. Comme si nous étions à la naissance de l'invention et que tous les devenirs étaient là en friche.

Une lecture de ressourcement et un baume sur notre imaginaire qui est si bien ligoté dans les genres et les formes de nos jours. Jean Marcel a le grand mérite de nous rappeler que l'art et l'écriture étaient, au commencement, une porte qui donnait sur un vaste espace de découvertes. Aucune barrière, aucune limite ! Nous retrouvons là le sens premier de la création qui a permis que l'Univers soit.